


**Alice Thomine-Berrada et Barry Bergdol (dir.)**

**Repenser les limites : l'architecture à travers l'espace, le temps et les disciplines**
**31 août - 4 septembre 2005**

Publications de l'Institut national d'histoire de l'art

# L'espace construit en Amérique latine coloniale. Perspectives d'étude

**Guadalupe Salazar-González**

DOI : 10.4000/books.inha.258
Éditeur : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art
Lieu d'édition : Paris
Année d'édition : 2005
Date de mise en ligne : 5 décembre 2017
Collection : Voies de la recherche
EAN électronique : 9782917902646

OpenEdition Books

http://books.openedition.org

**Édition imprimée**
Date de publication : 4 septembre 2005

**Référence électronique**
SALAZAR-GONZÁLEZ, Guadalupe. *L'espace construit en Amérique latine coloniale. Perspectives d'étude* In : *Repenser les limites : l'architecture à travers l'espace, le temps et les disciplines : 31 août - 4 septembre 2005* [en ligne]. Paris : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, 2005 (généré le 28 juillet 2023). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/inha/258>. ISBN : 9782917902646. DOI : https://doi.org/10.4000/books.inha.258.

Ce document a été généré automatiquement le 28 juillet 2023.

# L'espace construit en Amérique latine coloniale. Perspectives d'étude

Guadalupe Salazar-González

Ce travail se propose d'aborder l'histoire de l'architecture à travers une perspective inhabituelle, considérant l'espace comme objet d'étude et d'expérience, concept et résultat de l'activité humaine en même temps que système de significations.

La période qui nous intéresse ici est le XVI^e^ siècle car les différentes cultures : européenne, américaine sédentaire et nomade enfin, se fondent en un « métissage » qui, au Mexique, s'ouvre sur une nouvelle construction de l'espace néohispanique.

Notre propos présente dans un premier temps certains aspects de l'histoire de l'architecture vue sous un angle traditionnel d'une part et mexicain de l'autre. La seconde partie aborde l'espace construit et habité en soulignant ses spécificités comme celles des divers niveaux de sa matérialisation et de sa définition sociale.

L'histoire traditionnelle de l'architecture

L'étude de l'architecture s'intéresse en principe à l'expression artistique ou aux diverses techniques de construction, soit deux perspectives parfois antagonistes. Cette alternative peut susciter des objections, car l'architecture n'est pas seulement façade, image, ornement, style, typologie ou système constructif et ne peut pas se satisfaire de la description ou de la classification des objets, mais doit au contraire permettre de réfléchir à la recherche de sa fonction et de sa signification[1]. Du point de vue esthétique, le concept d'architecture est également associé à la notion de monument – ce qui représente un faible pourcentage seulement de ce qui est bâti – et n'est donc pas représentatif de l'objet d'étude lui-même.

L'histoire de l'architecture au Mexique est d'ailleurs récente puisque les premiers textes datent de la dernière décennie du XIX^e^ siècle et annoncent ceux de la première moitié du XX^e^ : descriptifs – avec une prédilection marquée pour les monuments – et assortie à très peu de ressources documentaires[2]. Les travaux de De la Maza et

Toussaint[3] sont exemplaires de l'histoire de l'architecture du point de vue de l'art : références stylistiques et caractéristiques esthétiques y prédominent.

L'architecture latino-américaine de la période coloniale surtout traite les modèles et les théories européens pour identifier les influences sans prendre en compte ni leur anachronisme, ni l'utilisation concomitante de plusieurs d'entre eux, ni les méthodes d'interprétation liées aux conditions locales, sociologiques et humaines. L'architecture étant, dans ces conditions, à elle-même son propre objet, diverses interprétations, fausses, ont été faites et bon nombre de critères touchant aux origines ou aux apports indigènes[4] ont été négligés, mettant en question les conditions géographiques de l'espace néohispanique.

L'imaginaire européen favorise de telles interprétations mais, au cours de la seconde moitie du XX[e] siècle, quelques anthropologues et historiens américanistes ont revendiqué la place des indigènes dans la construction du monde néohispanique. Un homme comme McAndrews par exemple a ainsi pu émettre quelques doutes quant à la construction de couvents à usage de forteresses[5].

À la fin du XX[e] siècle, le projet du groupe Hayum[6] – exprimé dans son *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme mexicains* – de mettre au point des études régionales et locales à visée anthropologique avait pour but de dépasser le simple cadre des travaux sur la ville de Mexico et de ses alentours comme exemplaires de l'architecture mexicaine. La recherche historique continue[7], de façon inter et transdisciplinaire, et permet à des processus sociaux de se manifester sur le territoire, les villes et l'architecture, et ce aux quatre niveaux de concrétisation de l'espace et à travers ses quatre dimensions sociales.

La perspective traditionnelle esthétique et constructive de l'espace met à jour ses limites. Laisser de côté les études descriptives au profit de réflexions interprétatives et considérer la réalité sociale et historique de l'espace construit permet d'introduire d'autres aspects de la question et d'autres types d'édifices. L'architecture en tant qu'espace, expérience, production, phénomène, processus et système de significations devient dès lors compréhensible. C'est la raison pour laquelle une histoire de la spatialité est intéressante.

Niveaux de matérialité de l'espace

Le travail d'interprétation suppose quatre niveaux de concrétion de l'espace : abstraction, expérience, matérialisation et représentation.

La notion d'abstraction met en scène une forme logique – idée ou concept sans contenu, produit de la pensée ou généré pour des schémas sociaux – faisant valoir des modèles formels définis par des relations topologiques ou des idées. L'espace se présente comme une expérience individuelle ou collective liée à la nécessité d'« habiter » et d'exister, qui permet à l'individu de prendre conscience de soi et d'être là. La forme logique se traduit en schémas, ou *pattern* de comportement pour agir dans l'espace[8].

L'espace dans sa matérialisation est l'espace bâti, figuré par les caractéristiques physiques, morphologiques et fonctionnelles de la spatialité. Il est, dans les diverses représentations que l'on en a, une façon d'expliciter et de transmettre aux autres – soit de transmettre à la fois ce qui est véhiculé par des images et ce qui existe matériellement – expériences et concepts. À la question « Que représente l'espace ? » dépendent les réponses de *l'épistémê*[9] ou du mode de pensée et de connaissance de chaque culture.

Dimensions sociales de l'espace

La relation entre l'espace (ou forme construite) et le social[10] conduit à la notion de dimension sociale de l'espace qui permet de l'appréhender comme étant le résultat de l'action pratique et symbolique ou encore comme la transcription matérielle de concepts. Il devient dès lors : instrument de signification, médiateur au sein des relations sociales, champ de négociation et schéma de représentation sociale[11].

En tant qu'instrument de signification, l'espace est à la fois le résultat de la pratique symbolique et l'expression des idéaux matériels, des logiques et des structures mentales – en images. Il s'agit là de le considérer comme un texte en relation à un contexte et sujet à interprétation. L'espace, en tant que matière, est une véritable ressource pour l'activité symbolique d'un peuple et ses multiples formes d'aménagement peuvent être considérées comme unités significatives établies par les pratiques sociales, productives, rituelles..., celles-ci étant elles-mêmes liées aux programmes théoriques établis par les institutions.

Ainsi, pendant la période coloniale au Mexique – et plus précisément au cours du processus d'évangélisation et d'acculturation des indigènes –, l'église a créé des programmes iconographiques sur les frontispices et les retables, ainsi que des modèles d'espaces consacrés aux édifices religieux, ayant valeur d'information et de communication sur une nouvelle conception du monde, de la vie et du rapport des êtres humains avec l'environnement et le sacré. Ceci n'est pas allé sans induire certaines attitudes et certaines pratiques.

Sur la question des villes et de l'organisation du territoire, l'État colonial a imposé le modèle de la civilisation européenne sédentaire dans les villes ayant une forte concentration de population et un niveau d'agriculture correct, ce qui a de fait exclu de la réflexion les peuples nomades et les peuples indigènes dispersés.

Si l'espace peut devenir un médiateur des relations sociales, c'est parce qu'« il est un outil sémique et participe donc fortement à l'assignation d'un sens à la relation sociale »[12]. On peut dire que l'organisation sociale se révèle à partir de la disposition de l'espace physique[13]. Ces relations peuvent faire état de l'espace en tant que fournisseur de ressources naturelles[14] ; la gestion est alors nécessaire à l'appropriation, à l'usage et au contrôle des ressources. Elles peuvent être également présentées concerne l'expression de l'interaction sociale elle-même, ce qui constitue un espace pratique conjoint. Ces deux aspects définissent une tâche dans la distribution et la structure spatiale derrière lesquelles on distingue la structure sociale elle-même, le système de valeurs, de désirs et de choix.

Dans les cas liés à la culture néohispanique, la structure sociale et l'organisation du travail se lisent à travers la ségrégation spatiale des villes, la répartition hiérarchique des territoires selon leurs ressources naturelles qui, elle-même, informe sur le niveau de vie et d'emploi de ses habitants.

La notion d'espace comme terrain de négociations et d'enjeux[15] implique la reconnaissance du pouvoir qui s'exerce à travers les dispositifs spatiaux, soit celui qui ordonne ou exerce une domination. Les dispositifs persuasifs permettent la transmission de certains messages – règles, normes, attitudes, conduites... – aussi bien que l'intériorisation de la hiérarchie sociale générée par les institutions[16]. Ainsi, le système européen de construction s'impose-t-il tout en intégrant, pour des raisons pratiques, la technique et la main-d'œuvre indigènes, et l'ancien modèle d'établissement humain local confronté au modèle européen va jusqu'à établir un autre modèle : de concentration dans le centre-ville mais aussi de dispersion à la périphérie.

Michel de Certeau reconnaît l'espace comme une possibilité d'exercice du pouvoir car, plutôt que de rester passifs, les êtres humains préfèrent exercer le pouvoir à travers leurs activités et leurs actes quotidiens[17] et, *a fortiori*, à travers l'usage de l'espace qui leur permet d'exercer leur souveraineté[18].

Ainsi, pendant la période coloniale au Mexique, certains éléments des cultures méso-américaines ont perduré. Sont en effet demeurés le tissu orthogonal et les deux axes qui structurent les villes : la suprématie du centre, l'espace public – la place comme résidence des pouvoirs religieux et civil –, et l'implantation monumentale également, quasiment « scénographique » des bâtiments par rapport à l'ensemble du paysage, qui fait fonction de limites à la ville. L'espace devient par voie de conséquence une machine à faire croire[19] où entrent en jeu les différentes positions sociales : véritable champ stratégique des relations de pouvoirs et de résistance que Foucault définira comme « gouvernabilité »[20]. L'espace apparaît bien ainsi comme une sorte de stratégie structurelle et pérenne propre à transformer les incertitudes de l'Histoire en faits intelligibles. Les représentations mentales se transmettent à partir des dispositifs spatiaux qui, de part et d'autre, mettent en scène des relations sociales. Instrument sémantique à part entière, l'espace traduit les mentalités et les idéologies, comme en témoigne la politique espagnole de peuplement, liée au processus d'évangélisation, qui n'est rien de moins qu'une sorte d'acculturation contraignant à se « civiliser ».

L'espace en tant que modèle de représentations sociales[21] s'en remet aux « représentations mentales » – à l'imaginaire collectif – sous deux formes : comme objet de représentation et comme schéma de pensée pour construire la réalité sociale : « toutes nos catégories de pensée sont des catégories de domination spatiale »[22]. Dans le cas de la Nouvelle Espagne au XVI$^{e}$ siècle, les Espagnols sont venus avec leur propre conception des villes et leurs représentations, issues de la tradition médiévale comme en témoigne le dessin de Hernán Cortés représentant la ville de Mexico-Tenochtitlan, qui n'est pas sans rappeler celui d'Holbein pour l'*Utopie* de Thomas More. Il est également schéma de pensée lorsqu'il prétend au principe de construction des représentations et des catégories de l'intelligibilité de ses références[23].

En tant que représentation d'un projet mental et imaginaire, le programme architectural devient un processus intellectuel qui émerge de « l'inconscient collectif ».

Archétype, structure universelle ou culturelle apparaissent dans les traités d'architecture de la ville, qu'ils soient probables ou utopiques. Dans le premier cas, ils sont vecteurs de règles ou de principes, dans le second, de modèles ; soit deux attitudes face au projet et au monde construits[24].

Rien n'est plus proche de la référence à l'*Utopie* de More, où apparaît le projet d'établissement néohispanique, en particulier celui du *pueblo-hospital* de Michoacán[25], avec son obsession de rassembler la population en regroupement urbain concentré, face au *patron* local, atomisé.

La représentation échappe à la reproduction dans la réalité ; la vision idéologique nous ramène à une conception du monde et donc à la représentation comme idéologie[26]. À partir de ces considérations, nous voyons que l'Église utilise des programmes iconographiques et l'État, des modèles pour peupler et organiser l'espace humain. Mais on peut observer cependant, sur le plan local, une permanence et des schémas spatiaux indigènes.

La manière de faire l'histoire de l'architecture à partir d'une vision artistique ou constructive n'est pas suffisante pour comprendre la complexité de la conception, de la

construction et de la représentation de l'espace habité. Elle doit être considérée comme une synthèse des niveaux : territorial, des villes et de l'architecture, soumis à la vision matérielle, physique et abstraite, comme expérimentation et tentative de représentation.

Considérer l'espace comme objet d'étude et de culture[27] implique la participation inter et transdisciplinaire des sciences sociales et humaines, notamment : l'anthropologie, la psychologie, la sociologique et la géographie. L'histoire de l'architecture est une approche du devenir de la spatialité ou une forme à partir de laquelle la société conçoit et utilise l'espace comme possibilité permettant de comprendre les processus sociaux et pouvant contenir les variantes de la notion d'architecture.

La dimension sociale et idéologique[28] de l'espace apparaît essentielle dans l'Histoire, offrant aux événements historiques qui se manifestent dans l'espace construit et vécu comme significatif, – et non seulement pragmatique et matériel –, une perspective heuristique et herméneutique.

## NOTES DE FIN

**1.** Rudolph WITTKOVER, « Interpretation of visual symbols in the arts », *Studies in Communication*, London, 1955, p. 24.

**2.** Les textes des architectes Mariscal, Marquina, Villagrán García et MacGregor sont quelques exemples. Federico E. MARISCAL, *La Patria y la arquitectura nacional*, México, Universidad Popular Mexicana/Impresora Puente Quebrado, 1970. Ignacio MARQUINIA, *Arquitectura prehispánica*, México, SEP/INAH, 1950. Luis MACGREGOR, *Actopan*, México, SEP/INAH, 1982. Luis MACGREGOR, *El plateresco en México*, México, Porrúa, 1954.

**3.** Manuel TOUSSAINT, *Arte colonial en México*, México, UNAM, 1962. Francisco DE LA MAZA, *Arte colonial en San Luis Potosí*, México, UNAM, 1969.

**4.** Carlos Chanfón Olmos a proposé une influence du mode de conception et de formes spatiales de l'Amérique indigène en Europe, comme par exemple : les places qui apparaissent aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles montrent quelques caractéristiques des espaces de villes mésoaméricaines qui, avant la « découverte » de l'Amérique n'existait pas. Carlos CHANFON-OLMOS, *Arquitectura y Urbanismo Mexicanos. Encuentro de dos mundos*, Vol. II, T. I, México, Fondo de Cultura Económica, 1988.

**5.** John MCANDREW, « Fortress monasterios ? », *Anales del Instituto de Investigaciones Estéticas*, México, UNAM, 1955, N° 23.

**6.** Carlos CHANFON-OLMOS (coord.), *Arquitectura y Urbanismo Mexicanos*, *op. cit.*, Vol. II, T. I, II et III.

**7.** Avec le groupe HAYUM, regroupant chercheurs des Universités : Michoacana de San Nicolás de Hidalgo, Autónome de San Luis Potosí, de Colima, de Guanajuato, et le Centre de Recherches et d'Études Supérieures en Anthropologie Sociale, CIESAS, et de l'Institut National d'Anthropologie et Histoire, INAH, Colima et Michoacán.

**8.** Norberg-Schulz appelle espace existentiel la forme logique, comme une manifestation de la structure de l'environnement qui se régénère par ses nécessités et

ses désirs. Christian NORBERG-SCHULZ, *Existencia, espacio y arquitectura*, Barcelona, Blume, 1979, p. 46.

**9.** Michel FOUCAULT, *Las palabras y las cosas*, México, Siglo XXI, 1986, p. 7.

**10.** « Les relations sociales sont des abstractions concrètes et elles n'ont pas d'existence réelle, sauf dans l'espace et au travers de l'espace », nous dit Lefebvre. Henri LEFEBVRE, *La production de l'espace*, Paris, Anthropos, 1974, p. 404.

**11.** Christine CHIVALLON, « D'un espace appelant forcément les sciences sociales pour le comprendre », Jacques LÉVY et Michel LUSSAULT, *Logiques de l'espace, esprit des lieux*, Paris, Belin, 2000, p. 299-315.

**12.** *Idem*.

**13.** Voir les travaux d'Edward T. Hall et de Lévi Strauss.

**14.** Selon Henri Lefebvre, c'est une approche économique de l'espace, *La production de l'espace*, p. 53.

**15.** Christine CHIVALLON, *op. cit*., p. 306.

**16.** Pierre Bourdieu a signalé que la correspondance entre les structures sociales et les structures mentales est une garantie de la domination sociale. Pierre BOURDIEU, *Réponses*, Paris, Le Seuil, 1992.

**17.** Michel DE CERTEAU, *La invención de lo cotidiano, I Artes de hacer*, México, UIA/ITESO/ CEMCA, 1996.

**18.** Georges BATAILLE, *Lo que entiendo por soberanía*, Barcelona, Paidós, 1996, p. 64.

**19.** Albert LÉVY, *Les machines à faire-croire*, vol. I, Paris, Anthropos, 2003 ; et Michel FOUCAULT, « Espace, savoir et pouvoir », *Foucault. Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris, Quarto Gallimard, 2001, p. 1089-1104.

**20.** Michel Foucault affirme que l'espace est essentiel pour n'importe quelle forme d'exercice du pouvoir, Michel FOUCAULT, « Espace, savoir et pouvoir », p. 1101.

**21.** À propos de ceci, Choay nous dit « L'organisation de l'espace bâti ressortit concurremment à l'ensemble des pratiques et des représentations sociales. », Françoise CHOAY, *La règle et le modèle. Sur la théorie de l'architecture et de l'urbanisme*, Paris, Seuil, p. 18.

**22.** Moscovice, *apud*, Christine CHIVALLON, *op. cit*., p. 310.

**23.** Christine CHIVALLON, *op. cit*., p. 308.

**24.** Françoise CHOAY, *op. cit.*

**25.** Eugenia María AZEVEDO SALOMAO, *Espacios urbanos comunitarios durante el periodo virreinal en Michoacán*, éd. Morevallado/UMSNH/Gobierno del Estado de Michoacán, Morelia Mich., 2003. J. Benedict WARREN, *Ordenanzas de Santa Fe de Vasco de Quiroga*, éd. facs., México, Editorial Fimax Publicistas, 1999, s/p (19, 16). Voir les travaux de Silvio Zavala et Robert Ricard.

**26.** Hugues PORTELLI, *Gramsci y el bloque histórico*, México, Siglo XXI, 1973.

**27.** Geertz définit la culture comme une série de mécanismes de contrôle ou programmes qui déterminent les conduites ; elle est un système de significations. Clifford GEERTZ, « El impacto del concepto de cultura en el concepto del hombre », dans *La interpretación de las culturas*, Barcelone, Gedisa, 1989, p. 43-59.

**28.** Je rappelle Rem Koolhaas qui, dans *New York Délire*, dit qu'il souhaite « montrer la dimension idéologique, politique et sociale, de l'architecture », voir « Entretien avec Rem Koolhaas. Changement de dimensions », *L'Architecture d'Aujourd'Hui*, N° 361, Nov.-Déc. 2005, p. 92.

## RÉSUMÉS

This paper discusses the limitations of research on Mexican architecture and urbanism when done from an artistic or technological approach which result in works that deal exclusively with the object, following a European perspective that doesn't take into consideration indigenous contributions in the construction of space in New Spain (Mexico) and even less, contributions to European space from the New World. Furthermore, here habitable space is proposed as an object of study (on distinct scales – that of territory, human settlements and architecture – and different levels of concretion – abstract, physical and as experience) by way of the observation of social processes and the physical environment in order to understand space in its social dimension as a signification tool, a field of negotiation, the stage for social relations and a diagram of mental representation. The article deals with the period of sixteenth century as the moment where the hybridization of three cultures – European, sedentary American and nomadic American – laid the foundations for the construction of New Hispanic and current day space in Mexico.

## INDEX

**Mots-clés :** espace, anthropologie, architecture latino-américaine, culture, expérience, fonction, fonctionnalité, histoire, idéologie, imaginaire, interprétation, matérialité, période coloniale, phénomène, politique, production, représentations, signification, urbanisme

**Index chronologique :** XX$^{e}$ siècle, époque contemporaine, XVI$^{e}$ siècle, époque moderne
**Index géographique :** Mexique, Mexico, Michoacan

## AUTEURS

GUADALUPE SALAZAR-GONZÁLEZ

Universidad Autónoma de San Luis Potosi, Mexique